

chris mcgregor

Brotherhood of Breath : Mc Gregor (p), Louis Moholo (dm), Harry Miller (b), Dudu Pukwana, Mike Osborne, Elton Dean (as), Lol Coxhill, Evan Parker (ts), Mark Charig, Mongezi Feza, Harry Beckett (tp), Radu Malfatti, Nick Evans (tb). 100 Club (Londres), 21 février.

Une semaine avant les élections britanniques, la dynamique *Jazz Centre Society* accueille au 100 Club la *Brotherhood of Breath* (Confrérie du Souffle) de Chris McGregor. Foule serrée, en majorité debout, arrosant la nourriture (chinoise) de force pintes de bière. La *Brotherhood* ne s'était pas produite à Londres depuis six mois, et c'est le seul concert londonien de sa tournée britannique. Elle arrive précédée de son aura sud-africaine (on compte encore cinq Sud-Africains parmi ses treize musiciens ; les autres sont anglais), d'autant plus que Londres s'intéresse de près aux exilés de l'apartheid : en témoigne en particulier le succès actuel d'Athol Fugard.

Sur l'estrade, le bel alignement des cuivres et des saxes est bientôt rompu, ses unités se pliant en avant, en arrière. On est dans la filiation formelle (sinon spirituelle) des *Meditations* de Coltrane. Le principe du solo free est

étendu à un grand orchestre. De temps en temps se détachent des îlots sonores, Mc Gregor concluant au piano tandis que les cuivres et les saxes l'accompagnent de quelques soupirs arrachés en glissant ; puis il redonne l'impulsion, malaxant inlassablement les seuls aigus du piano ; la trompette interrompt ironiquement un solo de saxophone cool. A l'issue de la première partie du concert, on reste pourtant sur une impression d'attente déçue : la licence du free secrète graduellement son propre académisme. Mais la seconde partie voit la Confrérie se déchaîner et se retremper avec bonheur à ses sources africaines. Un morceau rougeoie pendant trente-cinq minutes, s'embrase soudain, donne un quart d'heure de flammes. La Confrérie passe par des paroxysmes répétés, qui soulignent l'arbitraire de la conclusion : tandis que, tout à l'heure, les musiciens s'arrêtaient brusquement de jouer, comme figés en plein élan, ici au contraire ce qui se donne comme chorus final les relance sur de nouvelles pistes. L'effet est bientôt celui d'une marche dixieland, d'une parade joyeuse (d'ailleurs, la ligne des cuivres et des saxes se reconstitue en fin de concert).

Des rythmes simples et sentimentaux, qui rappellent *Sounds Orchestral*, sont joués avec un léger décalage par rapport à l'unisson, commentaire qui semble d'abord ironique mais qui s'avère générateur d'un swing, au sens étymologique : un balancement, un mouvement pendulaire, tremblé et non mécanique. Les saxophones chuintent des vagues sonores qui simultanément ondulent et s'enflent. Jouée au piano, une mélodie très simple, nostalgique, est reprise, décalée, et sur un tempo plus lent, par l'ensemble de la Confrérie. Puis c'est un saxophone qui s'isole à l'instar du piano, dessine sa propre mélodie parallèle. Mais personne ne prend, à proprement parler, de solo : dans le « texte » (au sens barthien) in-signifiant de la première partie comme dans les lignes capricieuses et puissantes de la seconde, la Confrérie se comporte toujours comme un seul musicien — conception qui est en définitive, et malgré les apparences, fondamentalement ellingtonienne.

D'ailleurs, c'est le piano qui dirige l'orchestre. Quant à la batterie de Louis Moholo, sa sécheresse fait que le mot de percussion lui convient davantage. — Jim Barnett.